

LE BUREAU
PRÉSENTE



LA SYNDICALISTE

UN FILM DE
JEAN-PAUL SALOMÉ

2H02 - FRANCE - 2022 - 2.35 - 5.1

AU CINÉMA LE 1^{ER} MARS

DISTRIBUTION

Le Pacte

5, rue Darcet
75017 Paris
tél : 01 44 69 59 59
www.le-pacte.com

RELATIONS PRESSE

André-Paul Ricci et Tony Arnoux
assistés de Pablo Garcia-Fons
andreypaul@ricci-arnoux.fr
tony@ricci-arnoux.fr
pablo@ricci-arnoux.fr

Matériel presse téléchargeable sur www.le-pacte.com

SYNOPSIS

LA SYNDICALISTE raconte l'histoire vraie de Maureen Kearney, déléguée CFDT chez Areva, qui, en 2012, est devenue lanceuse d'alerte pour dénoncer un secret d'Etat qui a secoué l'industrie du nucléaire en France. Seule contre tous, elle s'est battue bec et ongles contre les ministres et les industriels pour faire éclater ce scandale et défendre plus de 50 000 emplois jusqu'au jour où elle s'est fait violemment agresser et a vu sa vie basculer...



ENTRETIEN AVEC JEAN-PAUL SALOMÉ

LA SYNDICALISTE est tirée d'une histoire vraie. Comment en avez-vous pris connaissance ?

C'est un tweet qui m'a aiguillé vers ce fait divers. Quelqu'un évoquait le livre de la journaliste Caroline Michel-Aguirre, *LA SYNDICALISTE*, sur le point de paraître. Je me suis renseigné et j'ai senti qu'il y avait la matière d'un film. J'avais déjà eu envie de faire un film sur une lanceuse d'alerte, autour d'Irène Frachon et du scandale du Mediator, mais ça ne s'était pas fait. Les pressions qu'avait subies Maureen Kearney, « la » syndicaliste d'Areva, l'agression violente dont elle avait été victime étaient puissamment dramatiques. On était allé très loin pour la contraindre à arrêter ses investigations...

Le parcours de cette femme, sa mise en accusation, sa rédemption, ses moments de doute ou de dépression dont elle triomphe, c'était déjà un récit de cinéma. Peut-être davantage dans la lignée d'un cinéma politique américain ou italien que j'affectionne que dans une tradition française. Il y avait aussi la promesse d'un rôle pour Isabelle Huppert : la sortie de *LA DARONNE* venait d'être décalée à cause du Covid, mais l'envie de retravailler ensemble était là. J'ai trouvé sur internet des photos de Maureen Kearney et j'ai tout de suite vu la possibilité qu'Isabelle lui ressemble à l'écran. Après avoir lu le livre, j'ai appris que le producteur Bertrand Faivre en avait acquis les droits, sans penser à un cinéaste en particulier. Nous nous sommes mis d'accord, et la scénariste Fadette Drouard et moi avons commencé à écrire le scénario.

Avez-vous rencontré Maureen Kearney ?

Dans un premier temps, j'ai rencontré Caroline Michel-Aguirre. Je lui ai dit ce que j'avais envie de mettre en avant. Son livre est un passionnant récit de journaliste, une enquête très approfondie sur les rouages de l'affaire, dans lesquelles elle met au jour des éléments incroyables – c'est elle qui a retrouvé l'épouse du cadre de Veolia, victime d'une agression similaire à celle de Maureen. Mais au-delà des faits, des enjeux politiques et industriels, j'avais envie de savoir ce que Maureen avait vécu de l'Intérieur, ce qu'avaient traversé ses proches, comment elle s'était reconstruite. Il me manquait une dimension intime. C'est ce que j'ai expliqué à Maureen Kearney, quand je l'ai rencontrée, accompagnée de son mari et de sa fille. Je lui ai dit que ce serait ma vision d'un personnage, qu'il nous faudrait, avec Fadette Drouard, imaginer des scènes de famille d'après ce que l'on percevait des rapports avec son mari et avec sa fille. Il fallait nous laisser inventer.

Il y avait des passages dans le livre qui étaient intrigants : par exemple, un soir au cœur de l'affaire, elle part en voiture dans la nuit, on ne sait pas pourquoi, ni ce qu'elle part faire. Une pulsion de suicide ? Le deal était que Maureen lise le scénario : elle l'a validé, tout en précisant que ce n'était pas tout à fait elle par instants, ou qu'elle n'aurait pas forcément réagi comme ça. Mais une très grande partie du film est fidèle à ce qui s'est passé : certains dialogues sont exacts au mot près, notamment ce que l'on entend au cours des deux procès. Ce souci de la vérité a été l'un des axes de travail de toute l'équipe. Il nous a poussés à tourner dans des décors où l'affaire a réellement eu lieu : Bercy, l'hôpital de Rambouillet, le tribunal de Versailles dans lequel des anciens d'Areva, présents au vrai procès, sont venus en tenue syndicale faire de la figuration.

La détresse de Maureen Kearney, c'est aussi celle de la lanceuse d'alerte qu'on n'écoute pas...

Absolument, mais cela tient aussi à sa personnalité : un mélange de fragilité et de force, une fonceuse qui tenait tête à des industriels à des ministres mais qui ressentait aussi une espèce de griserie à faire partie d'un monde dont elle n'est pas issue. C'est aussi une question de classe sociale : elle vient d'un milieu plutôt ouvrier, elle a réussi par son intelligence, son travail, son obstination à arriver à cette position de syndicaliste n°1 d'Areva et elle s'est un peu brûlé les ailes. Ce que je trouvais intéressant, c'était qu'une fois qu'elle est mise de côté, exclue de ce monde et victime d'une agression sauvage, elle se retrouve chez elle, toute seule et accusée. Comment gère-t-elle ce bouleversement ?

L'alerte qu'elle a lancée était-elle justifiée ?

À double titre : le démantèlement d'Areva désiré par le PDG d'EDF, Henri Proglio, qui se rêvait n°1 du nucléaire français, va entraîner la perte d'un savoir-faire, bradé aux Chinois – c'est la perte de l'indépendance énergétique française, dont on mesure aujourd'hui les conséquences. Et, surtout, des dizaines de milliers d'emploi sont menacés – qui, de fait, seront supprimés quelques mois plus tard. Le combat de Maureen Kearney n'est pas lié à l'énergie nucléaire proprement dite, qui, à l'époque, a mauvaise réputation, à cause de la catastrophe de Fukushima : il est politique et social. Mais elle s'est heurtée à un mur, personne ne semblait voir où était le problème : les ministres n'ont cessé de lui dire qu'ils géraient la situation sans jamais rien faire, les industriels la traitaient de folle en soulignant qu'elle n'était pas ingénieure, puisqu'elle travaillait pour Areva comme prof d'anglais dans le cadre de la formation continue.

Comment Isabelle Huppert s'est-elle emparée de ce personnage ?

On s'est très bien entendus sur LA DARONNE. Il y a une espèce de fluidité dans nos rapports, de facilité à se dire les choses simplement. Isabelle aborde le jeu de manière très pragmatique. Elle travaille beaucoup mais croit aussi à la spontanéité, à ce qui survient au moment de la prise. C'est sans doute différent suivant les metteurs en scène, mais je suis aussi pragmatique, je ne fais pas de répétitions, et elle ne m'en demande pas. On échange plusieurs fois sur le scénario, on le corrige éventuellement. On esquisse la silhouette du personnage...

Qui se définit plus par son apparence que par sa psychologie... Une approche qui convenait bien au personnage de Maureen Kearney, à la garde-robe singulière : vêtements souvent colorés, accessoires voyants comme ces lunettes dont elle avait une collection impressionnante, boucles d'oreilles spectaculaires, etc. Elle n'avait clairement pas les mêmes moyens que les hommes et femmes de pouvoir qu'elle côtoyait. Il y avait une espèce de fantaisie du personnage, amusante à rendre à l'image. C'était quelqu'un qui par son look se fabriquait une armure, et cela plaisait beaucoup à Isabelle. Une armure qui tombait par instants, selon les circonstances...

Quand elle se remaquille, après son agression, c'est une façon de remettre l'armure ?

Absolument, elle cherche à se protéger. C'est un geste surprenant pour le spectateur et pour le médecin qui est dans la pièce. Cela figurera dans ses rapports médicaux : elle n'a pas réagi « comme une femme violée »... Je ne crois pas qu'il y ait un comportement standard dans ces circonstances, toujours est-il que les regards posés sur elle après l'agression, et ce sont principalement des regards masculins, sont dubitatifs. Isabelle tenait beaucoup à ces détails qui étaient dans le scénario, et qu'on voulait vraiment mettre en évidence.

A-t-elle joué deux Maureen, une Maureen soldat et une Maureen blessée ?

On ne l'a pas exactement dit comme ça, mais de fait cela passait par le maquillage et la coiffure : disons qu'il y avait des prises avec chignon structuré, avec chignon déstructuré ou pas de chignon du tout : l'uniforme de combattante, l'uniforme incomplet ou en cours d'assemblage, et la femme vulnérable...

La première partie du film, la « croisade » de Maureen, offre des scènes d'affrontement et des performances d'acteurs réjouissantes...

En filmant ces lieux de pouvoir, je me suis senti assez proche d'elle : je ne fais pas partie de ce milieu-là et cela renforçait ma position d'outsider – qui est peut-être aussi la mienne vis-à-vis du cinéma français ! Ces scènes ne venaient pas de nulle part : elles étaient bien documentées dans le livre de Caroline Michel-Aguirre et les comédiens les ont abordées chacun à leur manière. Marina Foïs a consulté des documents filmés où apparaît Anne Lauvergeon, pour retrouver son autorité, et l'intimité qu'elle crée avec Maureen, une connivence de circonstance, un peu condescendante. Yvan Attal a donné corps à Luc Oursel, ce numéro 2 qui n'a pas l'étoffe d'un numéro 1 et qui lui aussi va se faire broyer par cette histoire. On lui a fait porter des lunettes rondes, qui contrastent avec sa difficulté à gérer les émotions : sous la rondeur extérieure, une grande susceptibilité et une violence prête à éclater. Oursel a réellement balancé une chaise en plein conseil d'administration !

Dans un autre registre, François-Xavier Demaison a composé un personnage inspiré du bras droit de Maureen, qui l'accompagnait dans tous les rendez-vous avec les politiques, qui l'a soutenue puis l'a remplacée après son départ d'Areva. Au-delà du modèle réel, il incarne un syndicalisme plus traditionnel, moins disruptif. C'est pour cela que je voulais un comédien issu d'un cinéma plus populaire, presque en contre-

emploi, apportant une couleur supplémentaire à la distribution.

L'ironie mordante de Marina Foïs laisse-t-elle suggérer que Maureen Kearney a été manipulée par Anne Lauvergeon ?

J'attendais beaucoup des scènes entre Marina et Isabelle, je n'ai pas été déçu. Leur complicité a nourri des duels de comédiennes qui étaient de vrais moments de cinéma. Dans la vraie vie, Maureen était admirative de Lauvergeon. Et c'est aussi quelqu'un d'extrêmement fidèle en amitié. Elle n'avait pas ce logiciel que peuvent avoir les politiques ou les industriels qui leur permet des amitiés sélectives ou de pouvoir changer d'alliance quand le vent tourne. Comme elle, Anne Lauvergeon est une femme dans un monde d'homme, qui s'est retrouvée en position de faiblesse quand elle a été débarquée chez Areva et il ne fallait pas que l'obstination de Maureen lui nuise. On a imaginé ce personnage d'informateur, Tiresias, qui, effectivement, aurait pu lui aussi connaître Lauvergeon...

Comment avez-vous travaillé avec Grégory Gadebois sur le personnage de Gilles, le mari de Maureen ?

Gilles regardait les gens de pouvoir que fréquentait Maureen comme des extra-terrestres : lui est ingénieur du son pour des concerts de variétés, issu d'une famille résolument communiste... En filigrane, on comprend que l'engagement forcené de son épouse avait depuis longtemps un impact sur leur vie personnelle. Et inversement : c'est l'évolution de leur couple qui a pu susciter cet engagement... Grégory Gadebois est un acteur incroyable, parce qu'il est juste tout de suite, très fort, comme Isabelle, dans les ruptures de ton, les changements d'intonation. Il peut dire « OK » de dix manières différentes, qui raconteront quasiment à chaque fois une histoire différente. Il déteste faire deux fois la même prise et s'arrange toujours pour apporter quelque chose de nouveau. Comme Isabelle est aussi un peu comme ça, ils se sont très bien entendus. Sur le papier, on pourrait dire que c'est un couple improbable mais je trouve qu'à l'image, il fonctionne totalement.

Leur intimité compliquée se nourrit beaucoup de silences...

Isabelle sait très bien qu'il y a beaucoup de choses qu'elle peut faire passer sans dialogue et quand on a des comédiens comme elle et Grégory Gadebois, on peut les filmer sans qu'ils aient besoin d'exprimer la situation verbalement. Cela contraste avec les joutes verbales de la première partie : on est après la bataille et leurs rapports passent par une présence, des regards, ou même des évitements. On a supprimé des dialogues sur le plateau et aussi au montage et je pense que c'était la bonne approche. De la même façon, le personnage du mari avait pas mal de répliques censées donner un contrepoint d'humour, assez fidèle en cela à ce qu'il est dans la vie, mais, au montage, on en a beaucoup coupé. Comme si le film les rejetait...

Selon vous, d'où vient l'acharnement de l'adjudant joué par Pierre Deladonchamps ?

Il incarne la synthèse de plusieurs enquêteurs de la gendarmerie scientifique persuadés que Maureen a menti. Ils avaient la pression de leur hiérarchie qui elle-même subissait la pression des politiques. Cela arrangeait tout le monde de se dire que cette femme était folle, mythomane, qu'elle avait tout inventé. Mais je crois que personne n'est intervenu directement en disant : il faut l'accuser. Très récemment, il y a eu des émissions de radio sur l'affaire et certains enquêteurs persistaient : qui vous dit qu'elle n'a pas tout inventé ? Dans le récent documentaire de Gilles Marchand sur l'affaire Grégory, un flic racontait qu'il avait soupçonné la mère parce qu'elle portait un pull noir moulant, qui mettait sa poitrine en valeur. Inacceptable d'une femme qui vient de perdre son enfant ! Concernant Maureen et le viol qu'elle a subi, je pense que, dix ans plus tard, les choses auraient été un peu différentes. Elle aurait déjà rencontré davantage de femmes au cours de l'enquête...

Les violences gynécologiques qu'elle a subies laissent sans voix...

Elle a subi trois examens en une semaine, y compris cette reconstitution de l'introduction d'un manche de couteau dans son vagin, que les experts avaient à peine le droit de faire. Elle aurait pu très bien s'y opposer mais cela témoigne de son extrême fragilité à ce moment-là... Elle voit le doute dans le regard des autres, y compris son mari qui, je pense, eu un doute fugace. Ses interrogatoires à lui se sont très mal passés, il a essayé de faire des blagues qui sont tombées totalement à plat et les policiers ont cru qu'il lâchait sa femme. Maureen est une survivante, il lui a fallu une sacrée force de caractère pour rebondir : elle est redevenue prof d'anglais en milieu scolaire. Après être allée au bout de la nuit, elle en est revenue, s'est reconstruite et son couple a tenu, ce que je trouve assez beau.

Concernant l'affaire proprement dite, le film accrédite la thèse que Maureen Kearney a été victime d'un intermédiaire qui a peur de perdre sa part si l'accord avec la Chine capote...

C'est crédible. Au moment de l'enquête, et c'est ce que suggère Caroline Michel-Aguirre dans son livre, toutes les pistes n'ont pas été suivies. Et la piste de cet intermédiaire n'apparaît dans aucun document de la police ou de la justice...



JEAN-PAUL SALOMÉ

AUTEUR, RÉALISATEUR

FILMOGRAPHIE

2023	LA SYNDICALISTE
2020	LA DARONNE
2013	JE FAIS LE MORT
2010	LE CAMÉLÉON
2008	LES FEMMES DE L'OMBRE
2004	ARSÈNE LUPIN
2001	BELPHÉGOR, LE FANTÔME DU LOUVRE
1998	RESTONS GROUPÉS
1994	LES BRAQUEUSES

PROPOS D'ISABELLE HUPPERT

Jouer une personne réelle, vivante, cela offre des pistes pour l'allure du personnage, a fortiori dans le cas de Maureen Kearney, qui ne correspond pas tout à fait à l'idée qu'on peut se faire d'une syndicaliste - bien que les gens soient toujours surprenants et différents de l'image qu'on se fait d'eux à travers leur fonction. On a pu s'inspirer de la manière dont elle s'habille, se maquille, se coiffe, de sa blondeur, de son chignon, et aussi des bijoux qu'elle porte. Cela m'intéressait de la rencontrer, mais le jeu reste toujours un travail d'imaginaire, et on peut se détacher de la réalité autant qu'on le veut. Je ne suis pas sûre qu'avoir un « vrai » modèle accroisse la responsabilité vis-à-vis de la personne que l'on joue. D'abord la responsabilité est beaucoup sur les épaules du metteur en scène ; ensuite, l'intérêt de ce sujet, parmi d'autres, c'est le scepticisme : laisser l'ambiguïté fabriquée par le regard des autres sur le personnage.

Quand on a trouvé l'aspect physique du personnage, le reste coule de source. D'autant que, grâce aux talents du coiffeur, de la costumière, de tous ceux qui ont travaillé sur l'apparence de Maureen, ce n'était pas un déguisement, un artifice qui aurait pu me gêner, cela faisait vraiment partie de moi. Cela aurait été plus difficile et moins amusant si j'étais restée moi-même, sans ses choix qui relèvent aussi du jeu de masque au théâtre. Par exemple, les lunettes étaient très importantes : elles modifient l'aspect de la personne qui les porte, et le regard que l'on porte sur elle. Elles empêchent l'accès direct au regard et changent la vue, provoquant une légère transformation de la réalité. C'est intéressant, les lunettes au cinéma : je me souviens que j'en portais dans *L'ivresse du pouvoir*, de Claude Chabrol.

Je ne me suis pas posé la question de la culpabilité ou de l'innocence de Maureen. Ce qui m'intéressait, c'est le trouble qu'elle a suscité et que curieusement elle suscite encore, à en croire les documentaires récents consacrés à l'affaire. Tout au long du film, le parcours du personnage est singulier, depuis le début de son combat jusqu'à la dernière scène, sa déposition magnifique devant la commission de l'Assemblée Nationale. Maureen se bat contre une sorte d'hydre tentaculaire qui la dépasse complètement. Et en même temps, elle se bat aussi pour une chose très simple : sauver des emplois. Elle pourrait lâcher, mais il y a chez elle la volonté farouche de livrer bataille et au fond d'être un personnage plus grand que ce à quoi elle était vouée. C'était une syndicaliste, on ne lui demandait pas de conduire une armée mais elle s'est bâti un petit royaume à la tête duquel elle a décidé de régner et de résister. Elle veut aussi s'inventer une vie assez différente de celle qu'elle a. À l'arrivée, elle est seule contre tous, c'est son côté Erin Brockovich ! Mais ses choix vont la broyer.

La violence de ce que vit Maureen met en danger sa vie privée. Elle fissure son cadre familial, même si, au-delà des silences, il reste un peu d'humour entre elle et son mari, joué par Grégory Gadebois. C'est un peu comme si, habituée à prendre la parole dans certaines circonstances qu'elle maîtrise bien, les mots lui manquaient : je pense à la scène du premier procès, où, dans un contexte imposant, Maureen se trouve fragilisée comme jamais. J'ai imaginé beaucoup de choses pour ce moment-là, on peut tout imaginer ! Par exemple, au cas où elle aurait tout inventé, elle perdrait alors ses moyens devant l'énormité de son mensonge. C'est en tout cas ce que peuvent penser ceux qui ne la croient pas et la voient s'effondrer, avec, selon eux, tout l'échafaudage qu'elle a construit... Quand tout le monde vous accuse, peut-

être finit-on par douter de sa propre innocence. Maureen revient de très loin quand elle décide de faire appel de sa condamnation. C'est vraiment une décision personnelle qui témoigne d'une ténacité, d'un courage, d'une volonté de se faire justice assez impressionnante. Ainsi, la scène où elle essaie de reconstituer elle-même les circonstances du viol. Elle est seule à pouvoir le faire, tellement elle a été lâchée de toute part, tellement est grande sa solitude. Elle n'a pas d'autre choix que le pragmatisme, voir si ce dont on l'accuse est possible.

J'ai cité le nom de Claude Chabrol et je crois qu'il y a dans le film quelque chose de chabrolien, une certaine sécheresse mais dans le bon sens, rien de sentimental, peut-être une espèce d'ironie empreinte de morale. J'adore travailler avec Jean-Paul Salomé, on s'entend vraiment très bien, comme cela avait été le cas sur La Daronne. Il n'y a aucune hésitation dans sa mise en scène, ce qui est toujours confortant pour un acteur. Et il y a entre nous une grande confiance réciproque. Les bons cinéastes ne sont jamais interventionnistes vis-à-vis de leurs acteurs ou ils le sont d'une manière invisible qui donne de l'énergie de l'assurance, jamais d'une manière qui entrave.

ISABELLE HUPPERT

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

- | | | | |
|-------------|---|-------------|--|
| 2023 | LA SYNDICALISTE de Jean-Paul SALOMÉ | 2008 | HOME de Ursula MEIER |
| 2022 | L'OMBRE DU CARAVAGE de Michele PLACIDO | 2007 | NUE PROPRIÉTÉ de Joachim LAFOSSE |
| | EO de Jerzy SKOLIMOWSKI | 2006 | L'IVRESSE DU POUVOIR de Claude CHABROL |
| | A PROPOS DE JOAN de Laurent LARIVIERE | 2005 | GABRIELLE de Patrice CHÉREAU |
| | LES PROMESSES de Thomas KRUTHOF | 2004 | MA MÈRE de Christophe HONORÉ |
| 2020 | LA DARONNE de Jean-Paul SALOMÉ | | LES SŒURS FÂCHÉES de Alexandra LECLÈRE |
| 2019 | FRANKIE de Ira SACHS | 2003 | LE TEMPS DU LOUP de Michael HANEKE |
| | BLANCHE COMME NEIGE de Anne FONTAINE | 2002 | HUIT FEMMES de François OZON |
| | GRETA de Neil JORDAN | 2001 | LA PIANISTE de Michael HANEKE |
| | UNE JEUNESSE DORÉE de Eva IONESCO | 2000 | MERCI POUR LE CHOCOLAT de Claude CHABROL |
| 2018 | MADAME HYDE de Serge BOZON | | LES DESTINÉES SENTIMENTALES de Olivier ASSAYAS |
| | LA CAMÉRA DE CLAIRE de Hong SANG-SOO | 1998 | L'ÉCOLE DE LA CHAIR de Benoît JACQUOT |
| 2017 | EVA de Benoît JACQUOT | 1995 | LA CÉRÉMONIE de Claude CHABROL |
| | HAPPY END de Michael HANEKE | | LA SÉPARATION de Christian VINCENT |
| | MARVIN OU LA BELLE EDUCATION de Anne FONTAINE | 1994 | AMATEUR de Hal HARTLEY |
| 2016 | SOUVENIR de Bavo DEFURNE | 1991 | MADAME BOVARY de Claude CHABROL |
| | L'AVENIR de Mia HANSEN-LØVE | 1990 | LA VENGEANCE D'UNE FEMME de Jacques DOILLON |
| | ELLE de Paul VERHOEVEN | 1988 | UNE AFFAIRE DE FEMMES de Claude CHABROL |
| 2015 | VALLEY OF LOVE de Guillaume NICLOUX | 1987 | MILAN NOIR de Ronald CHAMMAH |
| | ASPHALTE de Samuel BENCHETRIT | 1985 | SIGNÉ CHARLOTTE de Caroline HUPPERT |
| | BACK HOME de Joachim TRIER | 1984 | LA GARCE de Christine PASCAL |
| 2014 | LA RITOURNELLE de Marc FITOUSSI | 1983 | L'HISTOIRE DE PIERA de Marco FERRERI |
| 2013 | TIP TOP de Serge BOZON | 1982 | PASSION de Jean-Luc GODARD |
| | ABUS DE FAIBLESSE de Catherine BREILLAT | 1981 | COUP DE TORCHON de Bertrand TAVERNIER |
| 2012 | IN ANOTHER COUNTRY de Hong SANG-SOO | | EAUX PROFONDES de Michel DEVILLE |
| | AMOUR de Michael HANEKE | 1980 | LOULOU de Maurice PIALAT |
| | LA BELLE ENDORMIE de Marco BELLOCCHIO | | LA PORTE DU PARADIS de Michael CIMINO |
| | CAPTIVE de Brillante MENDOZA | | SAUVE QUI PEUT LA VIE de Jean-Luc GODARD |
| 2011 | MY LITTLE PRINCESS de Eva IONESCO | | LES HÉRITIÈRES de Márta MÉSZÁROS |
| | MON PIRE CAUCHEMAR de Anne FONTAINE | 1979 | LES SŒURS BRONTË de André TÉCHINÉ |
| 2010 | COPACABANA de Marc FITOUSSI | 1978 | VIOLETTE NOZIÈRE de Claude CHABROL |
| | WHITE MATERIAL de Claire DENIS | 1976 | LA DENTELLIÈRE de Claude GORETTA |
| 2009 | VILLA AMALIA de Benoît JACQUOT | 1975 | ALOÏSE de Liliane DE KERMADEC |
| | UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE de Rithy PANH | 1974 | LES VALSEUSES de Bertrand BLIER |

LISTE ARTISTIQUE

Isabelle Huppert	Maureen Kearney
Grégory Gadebois	Gilles Hugo
François-Xavier Demaison	Jean-Pierre Bachmann
Pierre Deladonchamps	Adjudant-chef Brémont
Alexandra Maria Lara	Julie
Gilles Cohen	Maître Temime
Mara Taquin	Fiona
Aloïse Sauvage	Chambard
Andréa Bescond	Présidente du Tribunal
Olivier Loustau	François
Christophe Paou	Arnaud Montebourg
Bernard Gabay	Henri Proglia
Christan Hecq	Tirésias
sociétaire de la Comédie Française	
avec la participation de Yvan Attal	Luc Oursel
et Marina Foïs	Anne Lauvergeon

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Jean-Paul Salomé
Auteurs	Jean-Paul Salomé et Fadette Drouard
Adapté de	« La Syndicaliste » de Caroline Michel-Aguirre © Éditions Stock, 2019
Produit par	Bertrand Faivre
Coproduit par	Bettina Brokemper
Musique originale	Bruno Coulais
Directeur de la photographie	Julien Hirsch, AFC
Montage	Valérie Deseine et Aïn Varet
Casting	Juliette Denis, ARDA
Décors	Françoise Dupertuis, ADC
Costumes	Marité Coutard
Son	Christoph Schilling, Louis Bart, Damien Guillaume, AFSI, Marc Doïsne, Thomas Wargny
1er assistant réalisateur	Mathieu Thouvenot, AFAR
Régisseur général	Frédéric Morin
Assistante de production	Ambre Guillou
Directeur de production	Jean-Christophe Colson
Coordinatrice de post-production	Gabrielle Juhel
Société de production	Le Bureau
En coproduction avec	Heimatfilm, France 2 Cinéma, Restons Groupés Productions, Les Films Du Camélia
Avec la participation de	OCS, France Télévisions, Le Pacte, The Bureau Sales, Weltkino
En association avec	Cinéventure 8, Indéfilms 11, Sofitvciné 10
Avec le soutien de	La Procirep-Angoa, Le Centre National du Cinéma et de l'image Animée Film- Und Medienstiftung NRW, FFA - Filmförderungsanstalt
Distribution France	Le Pacte
Ventes Internationales	The Bureau Sales